

SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE DE PNOM-PENH

SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE DE PNOM-PENH
(*Annuaire général de l'Indochine française*, 1912, p. 537)

MM. SPEIDER, président ;
PERROT, vice-président ;
MESCAM, secrétaire ;
LE MOINE DE MARGON, trésorier.

Voyage de M. le gouverneur général p. i. [Baudoin] au Cambodge
(*L'Écho annamite*, 24 août 1922)

Le Gouverneur général a assisté, à 21 heures, à la soirée de gala offerte par la Société philharmonique.

La Mission japonaise au Cambodge
(*L'Écho annamite*, 25 février 1925)

.....
Après un dîner officiel offert à 20 heures à la résidence-mairie par la chambre de commerce et la municipalité, les membres de la Mission se rendirent à 22 h. à un grand bal donné en leur honneur à la Philharmonique.

Chronique du Cambodge
Société Philharmonique
(*La Dépêche d'Indochine*, 10 juillet 1928)

Nous apprenons qu'une soirée concertante et dansante aura lieu le 21 juillet prochain, avec le concours de nombreux artistes.

Cette soirée, dont nous donnerons le programme dans notre prochain numéro, coïncidant avec les fêtes du couronnement, comptera parmi les mieux réussies.

Société Philharmonique
(*La Dépêche d'Indochine*, 8 février 1929)

L'assemblée générale de la Société Philharmonique avait réuni un nombre considérable de membres — chose rare — qui avaient à procéder au renouvellement du Comité.

Le président, M. Fadeuilhe, après avoir fait un compte-rendu de l'exercice écoulé, a fait connaître son intention et celle du comité de ne pas se présenter aux nouvelles élections.

Cependant, les sociétaires ont, par une forte majorité, renouvelé son mandat à l'ancien comité auquel sont venus s'ajouter de nouveaux éléments dont le dévouement a été maintes fois mis à l'épreuve.

MM. Boudon et Bellugue s'étant recusés, le comité, réuni le 30 janvier, a formé son bureau ainsi :

MM. Fadeuilhe, président ;

Detay, vice-président

Alliès, secrétaire-Trésorier

Batz, membre

Bonzac —

Croisilles —

Frègue —

plus deux membres qu'il devra choisir parmi les sociétaires.

Courrier du Cambodge

La nuit de Noël à la Philharmonique

(*La Dépêche d'Indochine*, 31 décembre 1930, p. 8, col. 4)

La fête organisée par M. Alliès en cette nuit du 24 décembre était sans nul doute l'une des mieux réussies de la saison.

Il est impossible de nommer tous les participants à cette réunion ; nous remarquons : M. et M^{me} de Chicourt ; M^{me} Desenlis ; M. et M^{me} Le Poulain ; M. Brecq ; le Colonel et M^{me} Gillet ; le Dr et M^{me} Bérard ; M. et M^{me} Biret ; M. et M^{me} Delourmel ; M. et M^{me} Delair ; docteur Fabry et M^{me} ; lieutenant Miguet ; M. et M^{me} Ordronneau ; M. et M^{lle} Alliès ; M. Marck ; M. Wegel ; M. Bouzac ; M. et M^{me} Ponge ; M. Bartel ; M. Colonca ; M. Gache ; le Capitaine Sasias et M^{me} ; M^{me} Fogiani ; M. et M^{me} Wetzel ; M. Hérault ; M. et M^{me} Debu ; M. et M^{me} Loiseau ; M. et M^{me} Biret ; M. et M^{me} Berbudeau ; le docteur et M^{me} Buffon ; M. et M^{me} Duru ; M. et M^{me} Lacombe ; M. Faubeaud ; M. et M^{mes} Faciolle ; M. et M^{me} Tessarech ; M. Siciliano et combien de gens charmants encore...

Chronique du Cambodge

Une brillante soirée à Phnom-Penh

.. au profit de la Société de protection maternelle et infantile du Cambodge*

(*L'Impartial*, 12 avril 1933, p. 1 et 7)

Une soirée de bienfaisance, placée sous le haut patronage de M. le résident supérieur au Cambodge et de S. M. le Roi, a été donnée le 8 avril, au bénéfice de la Société de Protection infantile et maternelle du Cambodge.

Le tout Phnom-Penh avait tenu à aider par son obole, cette belle œuvre.

M. le résident supérieur et madame Sylvestre ; madame et M. Doucet, directeur des bureaux de la résidence supérieure ; madame et M. Legros, résident-maire de Phnom-Penh ; madame et M. de Chicourt, résident de Kandal, et de nombreuses personnalités, honoraient de leur présence, cette brillante soirée. S. A. R. le Prince Suramarit représentait S. M. le Roi au Cambodge. Un programme choisi ravit les spectateurs.

Tout d'abord, une pièce en un acte de M. C. Foley, « Le Cousin riche », remporta tous les suffrages.

Cette pièce, véritable satire de l'égoïsme humain, fût admirablement jouée, par M^{me} Ogoyard, Hery et M^{lle} Allès, MM. Leroux, Hery et Ogoyard.

Tout le succès alla à M^{lle} Allès, qui incarna son rôle avec beaucoup de sentiment, tour à tour acerbe, taquine, espiègle, tendre, M^{lle} Allès a joué en grande artiste.

M. Ogoyard, fut inénarrable, sans excès de charge comique.

M. Hery, dans le rôle du cousin riche, fut très remarqué.

M. Leroux et madame Ogoyard, dans le rôle ingrat de parents intéressés, surent en tirer le maximum d'effets.

Un solo de violoncelle exécuté par M. Tricon, fut pleinement goûté par les assistants ; il est vrai que M. Tricon est un virtuose.

Le docteur Luisi fut prodigieux : quel art, quelle âme il sut mettre dans son interprétation, se jouant littéralement des difficultés musicales ; il tint sous le charme toute l'assistance durant de longues minutes trop courtes hélas à notre gré.

Le *Prix Littéraire*, ne fut qu'un long éclat de rire ; cet acte de M. Couvreur, véritable vaudeville aux imbroglios impossibles, amusa longuement les spectateurs.

M. Clodion, en docteur Gourette, fût splendide ; avec quelle finesse et quel doigté, il sut incarner ce rôle assez difficile somme toute de médecin aliéniste. Ce rôle pouvait prêter, à une interprétation assez risquée, qui en faisant une charge trop grossière, eut enlevé tout le charme de ce rôle, M. Clodion, évita cet écueil avec un art consommé.

M. Leroux, fût un fou magnifique. Il est pourtant plus facile, dit-on, de jouer à l'homme supérieur, que de se faire passer pour un idiot. M. Leroux se joua aisément de cette difficulté, c'est un grand artiste.

M. Hery, en reporter intrépide, nous fit rire aux larmes ; toutefois la mésaventure que lui réservait le Docteur Gourette, m'a, je crois, un peu refroidi. J'assure M. Leroux, que je n'irai jamais interviewer de médecins, aliénistes ou non, Par crainte de la douche.

M. Plasjon fut un éditeur consciencieux, qui à l'affût d'un succès littéraire, ne ménage aucune des armes de sa profession pour aboutir.

M. Ogoyard, en infirmier, fut comique très fin, très spirituel. Malgré cela je n'irai pas le lui dire verbalement, car le traitement qu'il réserve dans la pièce à mon confrère, n'est guère encourageant.

Madame Hery, dans le rôle de Madame Gourette, remporta un succès mérité, avec quelle douceur, quelle câlinerie féline elle amène son vieux savant de mari, à faire ses quatre volontés. Pauvres hommes, on a bien raison de dire « Ce que femme veut... » c'est d'autant plus vrai, lorsque cette femme est jolie et gracieuse comme M^{me} Hery.

M^{lle} Allès dans un tout petit rôle, mit en valeur d'une façon toute particulière et personnelle, les effets, les plus minimes, et ceci fût goûté du public.

La soirée se termina par la présentation d'un ballet tiré d'une légende égyptienne.

Madame Auzenda, qui depuis longtemps avait renoncé à la scène, avait consenti, sur les instances toutes particulières de madame Sylvestre, et pour aider la belle œuvre de protection infantile, à redevenir la brillante et prestigieuse artiste, que tout le monde apprécie ici, entourée de jeunes filles de la plus haute Société de Phnom Penh.

Ce fut une succession de tableaux féeriques, de visions d'art le plus pur, aux mouvements bien réglés, aux costumes étincelants sous les feux des projecteurs.

Madame Auzenda, non contente de payer de sa personne, avait fourni plus de 15 costumes égyptiens de toute beauté reconstitués d'après des documents de l'époque, sans aucune faute, ni aucun anachronisme.

Et que dire des difficultés rencontrées par la grande artiste pour régler tous les pas de ces danses si difficiles, surtout quand l'on saura qu'aucun orchestre n'accompagnait les ravissantes et gracieuses élèves de M^{me} Auzenda, l'orchestre était un pick-up.

Le premier tableau — Les Vases sacrés — fut exécuté avec un réel talent, par madame Auzenda, entourée de M^{lles} Yvonne Ledreux, Jeanne Gajan, Michelle Sasias, Ginette Sasias, Janine Hoareau, Monique de Chicourt et M. Jean Hoareau et la petite Tala, petite esclave.

La prestigieuse artiste est d'abord seule en scène ; elle vient dans le temple du Soleil, s'incliner devant les vases sacrés qui en sont le symbole. Jeune et jolie Égyptienne, elle demande au Dieu de lui conserver sa beauté, de lui donner la grâce, la fortune, des bijoux, surtout l'amour d'un beau prince, habillé de beaux costumes égyptiens, paré d'une grande richesse.

Toute cela danse, mimé avec art, puis on voit la danseuse s'impatienter, s'inquiéter, qu'attend elle donc ? Elle cherche du regard. Qui ? Mais voici une douce musique qui se fait entendre, ce sont ses compagnes qui doivent l'accompagner dans sa prière ; elles arrivent elles sont là, et un spectacle de toute beauté se découvre à nos yeux.

L'ensemble de ces danses hiératiques, est parfait, les sentiments les plus divers, sont évoqués, toutes demandent au Soleil Roi, la beauté, la jeunesse, l'amour. Les applaudissements crépitent longuement.

Ce désir est exaucé, car voici une jolie envoyée, d'un prince charmant, qui apporte un coffret mystérieux. Mademoiselle Monique de Chicourt, âgée de 7 ans, avec un art consommé, nous fait comprendre que cette cassette contient des bijoux de toute beauté, des boucles d'oreilles, des bagues, des colliers, des bracelets, des fards pour rester éternellement jeune.

Le deuxième tableau — Devant le Sphinx — le rideau s'ouvre lentement, seules sont en scène M^{lles} Gisèle Perpère et Nicole Groslier, incarnant deux princesses sorties de leur tombeau, pour demander aux dieux la faveur d'assister aux fêtes du Soleil.

Splendides toutes les deux dans leurs vêtements égyptiens auxquels elles apportaient leur cachet personnel, M^{lles} Perpère et Groslier, l'une pleine de grâce et l'autre rêveuse, descendent de leurs trônes et miment la danse sacrée, la danse d'invocation au roi des astres. Ces pas furent exécutés avec une délicatesse, une finesse telles que les jeunes et charmantes danseuses ne semblaient pas toucher terre.

M^{lles} Alliès et Paule de Chicourt, porteuses de disques d'or et d'argent, symboles religieux de l'ancienne Egypte, nous mimèrent d'une façon admirable, la conjonction de la Lune et du Soleil.

M^{lle} Gajan remporta un véritable triomphe et fut longuement applaudie et rappelée avec insistance, dans son divertissement du Cercle de la Danse.

M. Leroux, en marchand égyptien, diseur de bonne aventure, venant aux fêtes du Soleil pour exercer son métier, interpréta avec talent ce rôle assez difficile.

M^{me} Auzenda vint à son tour, princesse de légende, délivrer de l'emprise des deux princesses (M^{lles} Perpère et Groslier) les danseuses qui les avaient charmées et qu'elles voulaient retenir prisonnières.

Et M^{me} Auzenda mime la danse d'Amitra, vêtue d'une robe étincelante. On ne saurait rendre compte des sentiments éprouvés devant tant d'art sans affaiblir l'éloge que mérite M^{me} Auzenda. Un seul mot définira ma pensée : ce fut sublime. Toute la danse d'Amitra fut entièrement exécutée sur les pointes avec une écharpe rubis de 7 mètres.

Troisième Tableau. — Dans la Cour du temple, il fait nuit, les étoiles scintillent dans le ciel pur, les danseuses sacrées, vont encore rendre un hommage à la divinité, M^{lles} Perpère, Groslier, de Chicourt et Alliès nous révèlent gracieusement, en une éblouissante vision, le mouvement des étoiles, passant de l'orient à l'occident. Ce ballet, minutieusement réglé et exécuté à la perfection, obtint un grand succès.

Et les divertissements commencent. M^{lle} Alliès, d'une beauté sculpturale, drapée dans un costume égyptien tout lamé or, scintillant sous le feu des projecteurs, mime la danse des bacchantes et simule avec art l'ivresse la gagnant peu à peu.

M^{me} Auzenda, mime à ravir la danse de l'ibis, l'oiseau sacré des Egyptiens. La fête bat son plein. M^{lles} de Chicourt, Perpère, Groslier, Alliès entourant M^{me} Auzenda, font miroiter les étoffes, par des mouvements gracieux qui semblent ailés.

Toute la salle est dans l'extase.

Puis la nuit est tout à fait venue, c'est l'heure du sommeil, même pour les danseuses sacrées. Nous assistons, ravis, aux derniers ébats chorégraphiques, puis, doucement, tout s'éteint, tout s'endort, la lassitude est maîtresse des corps, il faut céder au sommeil.

Tous ces gestes, toutes ces attitudes, ces danses, ces vêtements chatoyants et rutilants, la grâce et l'art des artistes, tout cela est impossible à décrire.

J'ai longuement insisté sur cette partie de danses car, sans crainte de me tromper, je puis affirmer que c'est la première fois qu'un spectacle aussi beau nous est donné à Phnom-Penh. Il est unique.

C'est l'avis unanime de vieux Cambodgiens ayant au moins trente ans de Cambodge. Nous remercions madame Auzenda et ses gracieuses interprètes des minutes émouvantes qu'elles nous ont fait vivre.

Devant tant de beautés et de grâce, l'on oubliait les ennuis actuels la crise.

Nous formons le vœu que les dévoués organisateurs de la Société philharmonique de Phnom-penh, renouvellent, le plus tôt possible, de tels spectacles qui, par leur beauté et leur munificence, rallieront, j'en suis certain, tous les suffrages.

Avant de terminer, je veux adresser également un hommage élogieux aux artistes décorateurs de talent, MM. Desbois et Alliès, qui, par les décors qu'ils ont conçu et réalisés avec art, nous ont donné un aperçu de la vieille civilisation égyptienne.

Bravo !

Jules THOMAS.

UNE SOIRÉE D'ART ET DE BIENFAISANCE À PHNOM-PENH (*L'Avenir du Tonkin*, 22 avril 1933, p. 6, col. 3-4)

La Société de protection maternelle et infantile du Cambodge* sous l'active présidence de madame Silvestre, poursuit la belle tâche de seconder l'administration du Protectorat dans la lutte contre la mortalité infantile. Œuvre particulièrement noble et dont la portée dépasse la cadre indochinois puisqu'il s'agit de rendre plus forte et plus nombreuse la race de ces Khmers dont le monde entier admire l'ancienne et magnifique civilisation et dont le territoire actuel offre encore de si vastes possibilités de peuplement.

Pour prouver sa vitalité et accroître ses ressources, la Société avait demandé à l'Association philharmonique de Phnompenh d'organiser à son profit une soirée de gala. Et le 8 avril dernier, dans la salle des fêtes de la ville, les Phnompenhois, étonnés des talents qui se révélaient parmi eux, assistèrent, enthousiastes, à une séance où se manifestèrent avec un succès remarquable les trois formes les plus éminentes et les plus complètes de l'art : le théâtre, la musique, la danse.

La partie dramatique était constituée par deux comédies en un acte : « Le Cousin Riche » de Ch. Foley et « Prix littéraire » de de Couvreur et Luxel.

Une troupe très entraînée et homogène, composée de M^{me} Ogoyard et Hery, de M^{lle} Alliès, de MM. Leroux, Hery et Ogoyard extériorisa avec un bel entrain et un comique sûr, le renversement des sentiments des membres de la famille Chamoullot, d'abord préoccupés par des soins minutieux à retenir au milieu d'eux un cousin riche, puis animés d'un dépit irrité lorsqu'ils croient que ce cousin riche est un bluffeur.

« Prix littéraire » est la satire d'une certaine littérature moderne dont le succès auprès des snobs est d'autant plus grand qu'elle est plus abracadabrant et hermétique.

La même troupe d'artistes à laquelle s'ajoutèrent MM. Dauguet. Plasson et Clodion, représenta avec un brio trépidant s'alliant à une savoureuse finesse comique les aventures du médecin aliéniste auquel un jury littéraire décerne par erreur un prix pour une œuvre dont l'auteur est en réalité un fou.

Puis l'heure de la musique vint. Deux solistes, l'un après l'autre, dépensèrent les ressources variées de leur talent. L'un de ces artistes, M. Tricon, violoncelliste très connu et très aimé du public de Phnompenh, interpréta l'« Adagio » de Tartini et « Orientale » de César Cui, avec sa sûreté habituelle, son goût impeccable et sa flamme de brillant musicien. Le second, le Dr Luisi, emballa littéralement ses auditeurs. Il exécuta la « Canzonetta » d'Ambrosio, « Prélude et Allegro » de Pugnani, « Zigeunerweisen » de Sarasate et enfin, l'« Aria » de la suite en ré de Bach exécutée sur la 4^e corde. Dans ces différentes interprétations, il se montra l'artiste de grande classe dont la rumeur publique avait, avant son arrivée à Phnompenh, célébré la louange.

Faisant preuve d'une compréhension très personnelle mais très élevée des maîtres qu'il traduit, animé d'une sensibilité artistique très signée, doué d'une virtuosité incomparable, M. le Dr Luisi peut être placé sur le même sang que les meilleurs violonistes professionnels. Qu'il reçoive ici la gratitude de tous ceux, et ils composaient la salle entière qui, samedi dernier, éprouvèrent les plus pures émotions esthétiques grâce à la magie de son archet.

Qu'il nous soit permis de dire aussi à la talentueuse et modeste pianiste qui, cachée aux yeux de l'auditoire, accompagna les deux solistes, combien son jeu fut goûté d'un public qui réclame d'elle, pour une soirée future, une manifestation plus personnelle de ses rares qualités de musicienne.

Le Cambodge est vraiment pour Terpsichore une terre d'élection. La protection de cette muse s'étendait déjà et depuis des siècles sur les petites danseuses khmères qui continuent encore de nos jours à maintenir avec un succès un art fameux. Mais le culte de la danse était rarement célébré au Cambodge suivant la liturgie européenne. Et voila qu'une prêtresse fervente, M^{me} Auzenda, groupe autour d'elle de jeunes disciples, leur communique sa foi, leur apprend les rites occidentaux et fait monter vers la muse étonnée de tant d'hommages la prière des attitudes et des gestes.

M^{me} Auzenda composa et régla les trois tableaux d'un ballet égyptien, dessina et fournit gracieusement les nombreux costumes et les superbes étoffes, inspira les décors, choisit les thèmes musicaux et, entourée de quinze jeunes filles et d'un danseur, anima de son art magnifique les multiples figures d'un spectacle merveilleux. Dansant elle-même avec une technique parfaite et une grâce incomparable, douée d'un sens profond du rythme, possédant à fond son rôle de coryphée, elle fut la reine admirée de cette féerie qui, dans un éblouissement de couleurs, d'harmonies musicales et de gestes, se déroula pendant près de deux heures devant un public subjugué. Dans les différents tableaux, toutes les jeunes émules de M^{me} Auzenda, rivalisèrent de grâce et de beauté. Dans le premier tableau, les « Vases sacrés », M^{lles} Tala, Yvonne Ledieux, Jeanne Gajan, Michelle Sasias. Ginette Sasias, Janine Hoareau, Monique de Chicourt, surent, avec Jean Hoareau, obtenir un ensemble digne d'éloge. Puis, dans les deux autres tableaux, « Devant le Sphinx » et « Dans les jardins du temple », M^{lles} Gisele Perpère. Nicole Groslier, Emma Alliès, Paule de Chicourt et M. Leroux, princesses égyptiennes, porteuses de disques, bacchantes et marchand égyptien dansèrent, avec un goût et un art de qualité, les différentes figures de l'« Hymne au soleil », « Sérénade », « Caprice » et « Moment Musical ». Une ballerine particulièrement douée, M^{lle} Yvonne Gajan, sur une des plus jolies mélodies de Foster, dansa un « Cercle de la danse » avec une légèreté, une souplesse et une grâce si souriante que le public, conquis, manifesta son ravissement par des acclamations enthousiastes. La danse d'Anitra valut à madame Auzenda un succès frénétique. Enfin, « Lassitude », dansé par M^{me} Auzenda et M^{lle} Gajan, rappela au public qui, lui, n'était pas las de beauté, que les

forces des artistes ont des limites. Une apothéose où figurait toute la troupe termina le ballet.

Le public imagine mal la somme de labeur, le nombre de démarches, les tracasseries multiples, les soucis de tous ordres qu'imposent la préparation matérielle et la mise au point générale d'un tel spectacle. Une tâche de cette envergure exige des qualités de dévouement, de tact, de patience et d'abnégation en même temps qu'un goût sûr de régisseur et de metteur en scène qu'il est rare de rencontrer chez un seul organisateur. Cet organisateur existe pourtant à Phnom-Penh : c'est M. Alliès. Président et animateur infatigable de la Société philharmonique, M. Alliès a assumé, seul, pendant plusieurs semaines, ce lourd et obscur travail et a fait preuve de ces qualités. Un succès éclatant dont le souvenir demeurera longtemps à Phnom-Penh a été sa récompense. Qu'il reçoive ici de la Société de protection maternelle et infantile de chaleureux remerciements.

Le peintre décorateur averti et l'artiste raffiné qu'est M. Desbois contribua par son heureuse composition des décors à transporter les spectateurs dans une Egypte de lumière et de rêve.

M. Bloch, conseiller théâtral, souffleur et grimeur émérite, fut un précieux élément de succès.

La recette nette de la soirée a atteint 1.150 p., chiffre énorme pour Phnom-Penh, surtout en période de crise. Ce résultat inespéré est dû au dévouement de tous ceux qui, de près ou de loin, ont participé à l'organisation de la soirée, à l'aimable complaisance des dames qui vendirent les billets d'entrée, à la généreuse initiative de deux personnalités qui eurent l'idée d'une fructueuse tombola. Il est dû aussi au beau geste de M^{me} Auzenda, fournissant gracieusement les merveilleux costumes, étoffes et accessoires du ballet. Enfin, la Société Philharmonique, qui prit à sa charge les frais multiples de mise en scène et de publicité, a une grande part dans ce succès financier. Que tous soient ici remerciés.

Un bal très réussi et très gai suivit la partie artistique de la soirée. Et c'est à l'aube du jour des Rameaux et des Palmes que se termina cette fête inoubliable qui, par sa forte recette, a atteint son but principal : sauver la santé physique de quelques mères et nouveau-nés cambodgiens mais qui, par surcroît, en réalisa un autre : prouver que reste toujours solide et florissante, malgré la dureté des temps, la santé morale de la colonie européenne de Phnom Penh.

Pour les petiots

Une belle fête de bienfaisance à Phnom-Penh
(*La Dépêche d'Indochine*, 21 décembre 1933, p. 8, col. 4-6)

Nous avons annoncé à nos lecteurs, dans notre numéro de samedi, que le comité de la Société de protection maternelle et infantile, sous la présidence de madame Silvestre, donnerait, dimanche 17, un thé-concert suivi d'une tombola et d'une sauterie.

Cette belle fête de charité a remporté le plus grand succès ; la salle de la Société philharmonique était pleine et il n'y avait plus une place libre.

Sa Majesté le Roi du Cambodge avait tenu à honorer de sa présence cette belle manifestation.

Nous avons plus particulièrement remarqué dans l'assistance : MM. Demongin, inspecteur général des Colonies, Silvestre, résident supérieur, Doucet, directeur des bureaux, Gauthier, chef de cabinet, Barrault, colonel Surré, commandant d'armes, MM. Legros, résident-maire, Habert, conseiller juriste, Poiret, résident de Kandal, M. Lambert, délégué au Grand Conseil.

Leurs Excellences MM. Thiounn, président du Conseil des Ministres, Chea, ministre de l'Intérieur, Penn, ministre de la Justice, S.A.R. le prince Souphanovong, ministre des Travaux publics, S.A.R. le prince Suramarith, ministre de la Marine, Son Altesse le prince Soularoth et sa famille, et les membres de la famille royale, M. Pockhel et M^{lle}, etc.

Le programme artistique de la soirée était admirablement composé. M. Tricon exécuta deux morceaux de violoncelle, accompagné au piano par M^{me} Jacquet : l'« Aria » de Pergolèse et l'« Allegro » de Durante. Ces deux artistes furent chaleureusement applaudis, et de nombreux rappels saluèrent leur sortie de scène.

M^m Grimaud, accompagnée au piano par M^{me} Jacquet, nous charma de sa jolie voix de soprano, pure et cristalline, en chantant tout d'abord la partition cependant si difficile de Reynaldo Hahn, « Si mes vers avaient des ailes », tout en nuances qui ne supportent pas la médiocrité. M^{lle} Grimaud se révéla très grande cantatrice, car le chant fut exécuté à la perfection. Puis la berceuse de « la Poupée », de Déodat de Séverac, si profondément émouvante et touchante, fut admirablement je dirais bercée par M^{lle} Grimaud, qui chante avec beaucoup de sentiment et donne l'impression de vivre intensément les chants qu'elle interprète avec un réel talent.

Et ce fut le prestigieux docteur Luisi, follement applaudi, dès son apparition en scène. Mais quel virtuose !

Nous devons féliciter tout particulièrement madame Jacquet, qui s'est révélée grande musicienne, en accompagnant sans une faute ce grand artiste.

Le docteur Luisi et son violon ne font qu'un ; on dirait que l'âme de l'artiste passe tout entière dans l'instrument qui vibre, résonne, chante, pleure à volonté sous l'archet magique de l'exécutant.

Ce fut tout d'abord « La Légende », de Wieniawski, qui fut très goûtée de l'assistance.

« Zapateado », de Sarasate, partition hérissée de difficultés dont le docteur Luisi se joua avec une aisance déconcertante. Ce morceau fut enlevé avec un brio remarquable, dans un mouvement assez rapide.

Enfin, « l'Humoresque », de Dvorak, jouée mezzo forte, avec des nuances qui donnaient un charme tout particulier à cette partition célèbre.

Chose qui stupéfiera nos lecteurs, le docteur Luisi joue tous ces morceaux sans aucune partition.

Il est follement applaudi et nombreux sont les rappels.

Mais l'heure de l'entr'acte a sonné.

2^e partie

Nous revoyons avec plaisir M. Tricon, accompagné par M^{me} Jacquet au piano. « Arlequin », de Popper est exécuté avec une grande finesse. M. Tricon est un grand artiste ; nous regrettons vivement de ne pas l'entendre plus souvent.

M^{me} Grimaud revient nous chanter : « Un hymne au Printemps » de toute beauté, sa voix douce et agréable nous détaille avec art toutes les joies du printemps, le soleil les fleurs.

Puis « La Légende du Petit Navire », de Missa, inspirée de la complainte enfantine « Il était un petit navire ».

Cette légende touchante, naïve, profondément émouvante, nous fait revivre toute la vie d'un vieux navire à voiles du temps passé, avec quelle émotion, quel sentiment. M^{me} Grimaud nous chante l'agonie du pauvre navire démâté, les voiles en lambeaux, que les enfants du pays lapident à coups de cailloux pointus, la tristesse du vieux navire qui le large pour aller mourir en pleine mer, comme un vieux marin.

Et toujours cette phrase musicale si touchante qui revient sur l'air « Il était un petit navire » qui a ravivé bien des souvenirs d'enfance.

Ce fut ravissant ; aussi les applaudissements ne furent-ils pas ménagés à la grande artiste qu'est M^{me} Grimaud.

M le docteur Luisi achève le programme musical de la soirée en exécutant des « Airs populaires russes » de Wienawski et, chose plus belle encore, le « Final » du concerto de Beethoven.

Nous avouerons que nous n'étions pas sans craintes pour l'exécution de ce morceau, qui exige un rare talent et une connaissance approfondie de la musique.

Le docteur Luisi s'est révélé violoniste de grande classe, il fut merveilleux. Nous n'en dirons pas davantage, car nous ne trouvons aucun terme assez élogieux pour traduire notre pensée.

Toutes nos félicitations à M^{me} Jacquet, pour l'accompagnement au piano qui fut parfait.

De nombreux rappels obligèrent le docteur Luisi à revenir exécuter « Le Violoncelle de Paganini ». Jouant la difficulté, le prestigieux artiste exécuta le morceau sur une seule corde. Il fut salué par de chaleureux applaudissements.

M. Rousse Lacordaire se révéla lui aussi orateur de talent, en venant exprimer au nom du comité de la Société de protection maternelle et infantile ses remerciements à toutes les personnes qui avaient collaboré au succès de cette belle fête.

Aux artistes de talent qui ont prêté gracieusement leur concours

Aux généreux donateurs qui permettront au comité de continuer et d'amplifier l'œuvre de sauvetage de l'enfance, je tiens à exprimer, continue l'orateur, notre sincère gratitude à Sa Majesté le Roi du Cambodge, qui a témoigné d'une grande sollicitude envers notre œuvre.

Je remercie l'assistance qui a répondu avec tant d'empressement à notre appel.

À tous je dis un chaleureux et vibrant merci.

La tombola est ensuite tirée : une gracieuse jeune fille et deux charmants garçonnets se font les dévoués serviteurs du Dieu Hasard. M. Rousse-Lacordaire et M. Alliès procèdent au tirage.

De nombreux coussins, une poupée parisienne, une superbe lampe de chevet portative, un fer électrique, des vide-poches, des cendriers, un Bouddha sculpté et de nombreux autres lots, notamment quelques vieilles bouteilles de vieux vins de France de derrière les fagots.

Un de nos plus sympathiques compatriotes en gagna deux à lui seul, aussi l'assistance, mise en joie par ce succès vinicole, taquinait l'heureux gagnant chaque fois qu'une bouteille de porto ou de vieux vin était mise en tombola. Elle est encore pour M. X... celle-là.

Un lot original eut aussi son succès : notre Vatel local, maître Guichard, docteur en sciences culinaires, offrait à l'heureux gagnant deux repas arrosés de vieux vins de France.

C'est le n° 501 qui gagna ce lot. Nous n'avons pu en connaître le bénéficiaire. Nous pouvons toujours l'assurer par avance qu'il fera un magnifique repas, à s'en pamlécher les doigts.

Enfin, le gros lot : un meuble en loupe incrusté offert par Sa Majesté est gagné par la gracieuse madame Dambourg.

Et la parole fut donnée au pick up, qui en profita pour lancer à pleine voix les airs les plus entraînants

Des couples gracieux se formèrent et la danse devint reine.

La soirée se prolongea fort tard.

Nous ne terminerons pas sans signaler à nos lecteurs le joli geste de notre ami Menguy, le sympathique directeur du « Royal Palace », qui mit son matériel gracieusement à la disposition de l'Œuvre : tables, nappes, tasses, ainsi que de nombreux boys, pour assurer un service impeccable.

Une grande soirée à la Philharmonique
(*La Dépêche d'Indochine*, 11 juillet 1934, p. 5, col. 6-7)

Cette soirée donnée par la Société Philharmonique au bénéfice des pupilles de la Société de protection de l'enfance, sous la présidence effective de S.A.R. le prince Monireth, représentant Sa Majesté, entouré de MM. Silvestre, résident supérieur ; le colonel Surre, commandant d'armes ; Legros, résident maire ; de Chécourt, résident de Soairieng, etc., de MM. Thioun, président du Conseil des ministres, de S.A.R. le prince Suramarith et de tous les ministres cambodgiens a remporté le plus grand succès.

À 9 h. 1/2 précises, le rideau se leva en présence d'une salle comble et un programme de choix fut exécuté.

M. Robert, à la belle voix de basse, au charme prenant, nous charma longuement.

Il exécuta à la perfection « La chanson du Cor », en rendit, avec l'art et surtout avec âme toutes les nuances délicates.

Et la « Vieille Maison Grèce » la maison natale, avec quelle émotion M. Robert chanta ses louanges.

Il nous émut profondément.

M. Robert est un grand artiste que nous aimerions voir souvent à Phnom-Penh.

Le piano était tenu par M^{me} Grimaud, au talent incomparable qui accompagna avec un art consommé cet excellent chanteur.

Ce fut ensuite la révélation d'une grande et prestigieuse artiste, que Phnompenh ignorait.

Nous ferons grief à M^{me} Chastel, de nous avoir celé si longuement un tel talent.

« La Légende » de Wienawski fut jouée d'une manière admirable, de son archet prestigieux, M^{me} Chastel sut faire chanter, rire, sangloter son violon, on sentait que l'admirable artiste jouait de tout son cœur, faisant passer ses sentiments dans l'âme de l'instrument mélodieux.

« Le Tambourin Chinois », de Kreisler, exercice de virtuosité, fut aussi exécuté à la perfection ; rien de mécanique cependant, un jeu splendide qui vous empoignait.

M^{me} Chastel fut frénétiquement applaudie ainsi que M^{me} Grimaud, grande musicienne qui se révéla aussi grande artiste dans le rôle ingrat d'accompagnatrice.

Nous pouvons dire que M^{me} Chastel est l'égale des plus grands violonistes ; elle nous a rappelé le maître Bilewski, qui nous charma si souvent.

Et nous ajouterons qu'elle fût supérieure à M^{me} Tatanos, que tout Phnom-Penh applaudit il y a quelques années et qui est cependant une violoniste de grande classe.

M. Croizet trépidant, d'un comique irrésistible, fit rire l'assistance aux larmes pour ses vieilles chansons d'autrefois. Excellent artiste, connaissant admirablement toutes les nuances, tous les effets qui portent sur le public, il les utilisa tour à tour avec un art consommé. Ce fut dix minutes d'un fou rire ininterrompu : « La Musique américaine », fine satire des danses et musique modernes ; « Le Coco de sa Cocotte », qui met en valeur la sottise des hommes que les jolies femmes mènent toujours par le bout du nez. Et, pour finir, à la suite de plusieurs rappels, la chanson du « Z'oziau » qui, par sa drôlerie mimée plutôt que chantée, obtint un succès fou. M. Croizet bissé, trissé, dût revenir saluer plusieurs fois et s'excuser de ne pouvoir continuer pour ne pas alourdir le programme.

Nous revîmes avec plaisir M^{mes} Chastel et Grimaud, accompagnées de M. Tricon exécuter « L'Allegro » du 4^e trio de Beethoven.

M^{me} Chastel nous émerveilla encore une fois de plus par son jeu prestigieux, quelle admirable artiste.

M^{me} Grimaud nous a stupéfié par la diversité de son talent ; nous ne trouvons aucun terme assez élogieux pour lui exprimer notre admiration.

M. Tricon fut l'excellent violoncelliste que tout le monde connaît.

Des applaudissements répétés et mérités saluèrent ces excellents musiciens.

Un entr'acte de quelques minutes pendant lequel les gracieuses et charmantes M^{lles} de Chicourt, Ogoyard, Cambon, Muller, vendirent les billets de la tombola qui fut tirée au cours du bal qui suivit la soirée.

« Bouton d'avril », la délicieuse comédie satirique de M. Bernard Zimmer, qui ne ménage pas ses traits cruels à une de nos plus grandes comédiennes du siècle présent et du siècle dernier, fut enlevée avec brio.

M^{me} Hérault, dans le rôle de la grande comédienne qui ne veut pas désarmer, fut pathétique à souhait.

S'étant complètement assimilée à son personnage elle en fit ressortir avec une grande délicatesse, sans charge, ni outrance, les défauts, les travers.

La grande scène jouée avec M. Rousse qui, avec un talent remarquable, interprétait le rôle d'inspecteur de publicité d'une grosse maison de parfumerie fut inénarrable. Implacable, ne voyant que les bénéfices de l'affaire qu'il représente, dur et cassant avec la grande coquette, à qui il reproche la mévente du produit de beauté « Bouton d'avril » par la contre réclame que sa vue lui fait auprès des spectateurs étrangers, M. Rousse fut magnifique, sa farouche diatribe contre les députés à vendre et contre certaine presse vénale, remporta le plus grand succès.

M. Leroux, dans le rôle du collégien amoureux de la grande étoile, charmant son déclin en lui faisant oublier certains dépits, lui faisant croire qu'elle est toujours belle et désirable, fut parfait.

M. Hérault, en roi d'Hollywood, fut un Américain parfait, orgueilleux, prétentieux et sot, grossier même, fumant la pipe dans le boudoir de la grande comédienne, se croyant tout permis parce que les poches bourrées de dollars, joua ce rôle avec un art consommé.

M^{me} Sens et M^{lle} Rault, tinrent les rôles ingrats de soubrettes avec beaucoup de grâce et méritent toutes nos félicitations. Ces grands artistes furent chaleureusement applaudis.

Un bal très animé suivit, on admira les toilettes ravissantes de nos charmantes compatriotes. Un entrain endiablé ne cessa de régner toute la nuit et ce n'est que dimanche matin à 5 h. 15 que la Philharmonique put fermer ses portes.

C'est dire si l'on s'était amusé.

La buvette était tenue par le Grand Hôtel Manolis qui, bien achalandé, put calmer sans peine la soif de nos danseurs.

Tout le monde fut satisfait de son service.

À la Philharmonique

(*La Dépêche d'Indochine*, 7 septembre 1934, p. 5, col. 3)

Nous avons appris à la suite d'une indiscretion que le 15 septembre, la Philharmonique nous réserve une grosse surprise : un spectacle de choix comme on n'en avait pas vu depuis longtemps.

Nous avons même pu surprendre. les musiciens, véritables artistes, en train de répéter samedi soir, les plus jolis morceaux de leur répertoire, assez éclectique d'ailleurs: « Le Calife de Bagdad », « Gladys », « La Poupée », etc.

M. Duru tenait avec maîtrise le piano, MM. Poli et Abadie les pupitres de premiers violons, M. Martinez le deuxième violon, M. Tricon le violoncelle, M. Sarreau la contrebasse, M. Brinquier — et ce fut pour nous une véritable stupéfaction — le hautbois dont il tire des sons harmonieux, et avec cela soliste impeccable, il nous a tenu longuement sous le charme ; enfin, M. Denacio, de la musique royale, la clarinette.

La partie instrumentale de ce concert sera magnifique d'après ce que nous avons pu entendre samedi soir : un sens de la mesure, une cohésion parfaite entre tous les exécutants et pourtant, « La poupée » est un des morceaux les plus difficiles à exécuter,

On nous excusera de notre indiscretion, mais nous tenions à féliciter chaleureusement les artistes qui veulent bien volontairement s'astreindre à des répétitions fatigantes pour amener au cours d'une soirée un peu plus de gaieté en notre bonne ville de Phnom Penh.

Toutes nos félicitations à M. Hérault qui nous a révélé qu'il était un chef d'orchestre parfait.

La fête des Éclaireurs du Cambodge*
à la Philharmonique de Phnom-Penh
(*La Dépêche d'Indochine*, 20 septembre 1934, p. 4, col. 6-7)

La soirée artistique, organisée au bénéfice de la jeune Fédération des Eclaireurs du Cambodge, a remporté, samedi soir, un magnifique succès.

Le lever du rideau était prévu pour 21 h. 30 mais, à 21 heures, il n'y avait plus une place libre : M. Alliès, le sympathique président de la Philharmonique, dut, au dernier moment, amener un grand renfort de chaises.

Nos gracieuses compatriotes rivalisaient d'élégances et nous vîmes rarement des toilettes ravissantes, rehaussées d'ailleurs, dans leur éclat, par la présence de nombreux smokings.

La soirée était présidée par madame Silvestre, accompagnée par M. le résident supérieur. S. A. R. le prince Suramarith représentait Sa Majesté. Son Altesse Royale le prince Monireth, en tenue de chef des éclaireurs, commandait en personne le piquet d'honneur composé de scouts et de jeunes louveteaux car la Fédération, sans bruit, sans tapage inutile, a fait du bon travail et c'est avec une joyeuse surprise que nous avons pu constater samedi soir les beaux résultats obtenus.

Leurs aînés, « Les Scouts de France », avaient tenu eux aussi à manifester leur sympathie aux « Éclaireurs du Cambodge » : ils avaient envoyé une nombreuse délégation composée de MM. Jules Émile, Jean Kieffer, David Soucé, Jean Maley, Robert Petey, Jacques Rigaud, accompagnés par leur aumônier, le R. P. Béquet. Une douloureuse surprise nous était cependant réservée: le sympathique M. Hérault, qui avait dirigé comme chef d'orchestre les nombreuses répétitions, et s'était surmené avait dû s'aliter. Nous apprenons en dernière heure que son état s'est considérablement amélioré, et qu'il ne s'agissait que d'un malaise passager.

Notre grand ami Bringuier lâcha le hautbois, dont il joue cependant en virtuose, pour prendre la baguette magique de chef d'orchestre.

Véritable homme-protée, Bringuier nous révéla un nouveau talent ; il dirigea avec une rare compétence et autorité les musiciens.

« Le Calife de Bagdad », de Boieldieu, fut exécuté à la perfection : pas une fausse note ; cohésion parfaite entre tous les exécutants.

M^{me} Chastel et M. Poli, tenaient les pupitres de premiers violons. MM. Abadie et Martinez, les deuxièmes violons, M. Tricon, le violoncelle, M. Denacio la clarinette, M. Ambrosio le piston, M. Sersot la contrebasse, M. Duru le piano.

Tous ces excellents artistes sont à féliciter chaleureusement car ils nous charmèrent longuement.

M. Tricon fut salué à son entrée en scène par de longs et chaleureux applaudissements, mérités d'ailleurs. Il exécuta « L'Aria » de Bach et la « Guitare » de Moskowski avec un réel talent, et un sentiment profond. Comme nous l'avons déjà

écrit, M. Tricon sent ce qu'il joue : il fait passer son âme, dans son violoncelle, et le fait rire, pleurer, gémir avec une virtuosité remarquable qui n'a rien de mécanique.

M. Tricon peut figurer dans les meilleurs ensembles musicaux de France.

Voici la gracieuse madame Grimaud, à la voix forte et cristalline de soprano, non pas cette voix criarde et perçante qui rendent certaines artistes insupportables dans les notes aiguës mais, tout au contraire, une voix merveilleuse, douce, suave, même dans les notes les plus élevées. Nous sommes restés plongés dans un ravissement profond pendant les quelques minutes, hélas ! trop courtes à notre gré, pendant lesquelles nous restons sous le charme de la prestigieuse artiste.

« Lakmé » (*Pourquoi dans les grands bois ?*) de Delibes, qui, pour les plus grandes cantatrices, même celles de l'Opéra-Comique. constitue un écueil redoutable, est interprété d'une manière ravissante.

« Ma poupée chérie », délicieuse berceuse de Séverac, toute en nuances délicates, est chantée avec art, émotion par l'admirable artiste qu'est madame Grimaud, d'ailleurs rappelée longuement.

Elle était accompagnée par madame Chastel qui, à son don inné de violoniste virtuose de grande classe, joint celui d'accompagnatrice hors de pair : seule M^{lle} Guibier peut lui être com parée à ce sujet.

Et pourtant, M^{lle} Guibier est une grande musicienne, réellement douée, puisque, seule, elle peut accompagner le maître Bilewski, au cours du concert qu'il donna, il y a quelques années, à Phnom-Penh.

Madame Chastel affronte à son tour les feux de la rampe ; elle est chaleureusement applaudie, car Phnom Penh, public difficile et délicat, se souvient encore du dernier concert où la violoniste de talent qu'est M^{me} Chastel, se révéla.

Son archet prestigieux vole littéralement sur les cordes : La Havanaise de Saint-Saëns, aux difficultés nombreuses, quasi insurmontables, est exécutée avec un brio, un art délicat qui ne décèlent aucun effort. L'assistance est conquise.

« L'Hymne au Soleil », de Rimsky-Korsakow, lui succède, totalement différent du premier qui était tout en accidents, véritable acrobatie musicale.

« L'Hymne au Soleil », lent, majestueux, est interprété avec un art consommé par M^{me} Chastel, qui tire de son instrument des sons qui nous ravissent et nous étreignent le cœur tout à la fois.

« La Danse espagnole » de Granados, tout en touches délicates, conquiert tous les auditeurs et c'est avec regret que l'on entend la dernière note filée avec art, s'amenuiser, s'éteindre en un doux pianissimo, ressemblant à un murmure.

Les applaudissements crépitent. Madame Chastel est rappelée et, gracieuse, consent à nous charmer pendant quelques minutes encore. Nous sommes tous insatiables.

*
* *

Au cours de l'entracte qui suit, M. Rousse. Lacordaire, en une charmante improvisation. expose, le but poursuivi par la Fédération des éclaireurs, les résultats obtenus, et prie ses auditeurs d'aider au développement de cette œuvre si belle et si utile à la jeunesse cambodgienne.

Il remercie tous ceux qui, de près ou de loin, ont apporté leur concours à cette jeune fédération naissante et déjà florissante : musiciens, solistes, acteurs bénévoles et dévoués.

Seule la Presse, qui cependant consacra de longs articles élogieux à la belle manifestation de scoutisme qui se déroula en juillet dernier à Phnom-Penh, et à différentes reprises publia des renseignements à l'intention des jeunes gens qui s'intéressaient à la « Fédération des éclaireurs du Cambodge », est oubliée.

*
* *

M. Bringuier reprend la direction de l'orchestre qui exécute *Le Petit Duc* de Lecoq, avec une rare perfection.

M. Bringuier est chaudement félicité et les artistes chaleureusement applaudis.

*
* *

Le rideau se lève ensuite sur une fine comédie satirique de de Flers et Caillavet, « La Chance du mari », qui est enlevée d'une façon magistrale par les excellents artistes de la Philharmonique.

Madame Hérault, toujours égale elle même, en jolie femme coquette et adulée, capricieuse, illogique dans sa logique féminine tout a fait particulière. est éblouissante.

Elle rend avec art, les différents sentiments qui agitent le cœur de l'héroïne au cours de cet acte fort spirituel .

M. Charles le Chauve (qui n'est autre que le sympathique Cassagnou), dans le rôle de Bobby Hanson, joue le rôle de l'Américain amoureux, avec un brio étourdissant. Sa conception de l'amour, de ses chagrins, qui ne lui font pourtant perdre ni le boire ni le manger, ni le sens des affaires et ne lui permettent pas de consacrer plus d'une heure par jour à ces questions, est assez déconcertante pour les tempéraments français, mais elle a au moins le mérite de la franchise. Le rôle est tenu avec une rare autorité.

M. Housse-Lacordaire, dans le rôle de Paul d'Arzac, brillant papillon, voltigeant de fleur en fleur, éloquent, exubérant, remporte lui aussi un succès mérité.

M. Abadie joue le rôle du mari, avec au réel talent : il sait se montrer à la fois ferme, vif, tendre, tour à tour, avec un naturel parfait.

Bien que célibataire endurci, nous pouvons lui dire, après l'avoir applaudi hier, que nous l'estimons mûr pour le mariage : il fera un excellent mari.

M. Leroux sait tirer avantage du modeste rôle qu'on lui a confié. Lui aussi est un excellent artiste.

L'orchestre symphonique. sous la direction de M. Bringuier, exécute « Gladys », valse d'ouverture, à la perfection.

*
* *

La salle est finalement livrée à Terpsichore et à son fidèle auxiliaire, Menguy, directeur du « Royal » qui organise un dancing splendide. Buffet des mieux achalandés ; service impeccable par petites tables. Aussi les danseurs et les charmantes Phnom-Penhoises ne s'aperçoivent point de la fuite inexorable des heures. À cinq heures du matin, l'on dansait encore ; personne ne voulait s'en aller. Menguy avait tellement bien soigné ses clients !

N'avons nous pas déjà écrit qu'il était un véritable magicien? Nous le maintenons.

P.S.— Encore un petit mot, pour féliciter les brigadiers européens et les agents indigènes qui assurèrent un service d'ordre absolument impeccable, et qui, par les sages mesures qu'ils surent prendre, évitèrent les embouteillages.

(*La Dépêche d'Indochine*, 21 novembre 1934, p. 4, col. 1-3)

Cette fête, ainsi que nous l'avions annoncé, a remporté, un grand succès, un véritable triomphe.

Tout le mérite en revient, d'ailleurs, à MM. Ogoyard et Alliès, qui, l'un secondant l'autre, ont réalisé de véritables merveilles.

À l'entrée de la salle, de véritables chefs-d'œuvres du tricot, destinés à l'orphelinat des médaillés militaires, étaient exposés. Ils ont été confectionnés par les dames patron~~ne~~sses qui s'intéressent d'une façon particulière aux œuvres nombreuses de bienfaisance, que soutient cette association, d'une véritable utilité publique.

Bien avant l'heure du spectacle, la salle était comble, les organisateurs durent ajouter de nombreux sièges, nous devons féliciter chaleureusement les dames gracieuses qui aidèrent tous les spectateurs à se placer. Tout était organisé d'une façon supérieure et il n'y eut aucun accroc.

À 9 h. 1/2 précises, M. le résident supérieur, revenu spécialement du Bockor, pour présider cette fête, fit son entrée, reçu par M. Verne, président de la section, entouré de tout le Comité.

La Musique royale, gracieusement mise à la disposition des médaillés militaires, exécuta la *Marseillaise*.

Sa Majesté, empêchée, s'était fait excuser et avait délégué S.A.R. le Prince Suramarith, ministre de la Marine, qui fut salué avec le même cérémonial à son arrivée, que M. le résident supérieur ; la Musique royale exécuta l'Hymne royal cambodgien.

Toute l'assistance debout, écouta respectueusement les deux hymnes nationaux.

Le spectacle commença aussitôt par l'audition de « La Marche de France », de G. Goublier, et une sélection de « La Poupée », de E. Audran.

Ces deux morceaux furent exécutés avec une rare perfection par l'orchestre symphonique de la Philhar qui groupe les meilleurs instrumentistes de la ville.

« La Poupée », notamment, déclencha de longs applaudissements, car hérissée de difficultés, elle fut cependant rendue par tous les musiciens avec un art consommé.

Et ce fut Tési, l'inénarrable Tési, qui nous tint sous le charme pendant vingt minutes au moins en nous faisant rire aux larmes avec ses histoires marseillaises.

Quel talent, quel fin conteur, avec quel art, quelle adresse, cet artiste vous présente les choses les plus abracadabrantes : ce qui n'est pas traduisible, même en latin, il vous le dit en marseillais. ou avec les mains, car à Marseille, où l'on ne ment jamais, car l'on croit à ce que l'on raconte. Même si ce n'est pas vrai, cela n'est plus un mensonge. À Marseille enfin, on parle surtout avec les mains.

Il faudrait tout relater de ce répertoire, multicolore, vivant, poignant, dont tous les mots chantent comme des cigales, et qui pour, quelques minutes hélas trop courtes, fit briller à nos yeux éblouis le beau soleil de la Provence, qui met de la joie au cœur de tout le monde, même de celui des Gens du Nord, car une fois qu'on a mis le pied à Marseille, on est conquis, charmé et on ne peut plus l'oublier.

C'est ce doux pays, que nous, les Coloniaux, aimons et préférons que ce brave Tési, dans ses bonnes histoires, a fait revivre pour nous : qu'il en soit remercié !

L'histoire du commissaire et du portefeuille volé et retrouvé fit rire aux larmes.

L'histoire du chasseur de tigres,...

Et alors Tési, sur quoi crois-tu donc... qu'il a glissé le tigre, firent rire à ventre déboutonné.

Et les aventures de M^{me} Pignatel ! Cette anecdote provoqua les rires inextinguibles de toute l'assistance.

Le monologue « Et Parisiens », vous osez nous galéjer obtint un succès formidable.

Pour terminer, la belle poésie « l'Accent », à la gloire du beau parler provençal, hymne à la beauté et à la bonté du pays cher à Mistral, provoqua une longue mais douce émotion.

Tési, fut acclamé, rappelé, bissé, trissé, il le méritait. Qu'il nous permette d'ajouter nos sincères félicitations, en ces colonnes !

Mais le programme était chargé, Tési dut céder la scène, à notre grand regret à tous, mais nous espérons le revoir très prochainement à Phnom-Penh, pour lui manifester à nouveau notre admiration.

L'orchestre symphonique joua une exquise fantaisie de Yvain, « Tabouche » : les nuances si délicates de cette partition furent parfaitement exécutées et de longs applaudissements remercièrent les musiciens qui nous avaient charmés.

Profitons de l'entracte, pendant lequel de gracieuses demoiselles, M^{lles} Groslier, Ogoyard, Faivre, placèrent de nombreux billets de tombola, aidés par le bon Tési, qui s'y entend comme pas un pour faire sortir l'argent des poches.

Nous ne connaissons qu'une seule personne à Phnom-Penh, qui ait ce pouvoir, mais nous ne la nommerons pas pour ne pas froisser sa modestie bien connue... et nous vous présentons les excellents instrumentistes de l'orchestre.

Au piano : M. Duru, aux pupitres des violons : M^{me} Chastel, MM. Verge, Abadie, Poli, Martinez. Violoncelle : M. Tricon, contrebasse : M. Sersot, hautbois : M. Bringuier, clarinette : M. Denacio.

Et dirigeant cet excellent orchestre, le sympathique M. Hérault, qui, dans les soirées de bienfaisance, cumule les rôles.

Trois coups. L'assistance reprend ses places, et le rideau se lève sur le décor de la jolie comédie, fine et satirique de l'immortel auteur comique français, Georges Feydeau. « Mais, ne te promène donc pas toute nue ».

Cette pièce, quoique vieille de plusieurs années, est cependant toujours d'actualité. C'est une véritable charge, sans exagération, contre les mœurs parlementaires d'alors, qui n'ont guère varié depuis.

De nombreux applaudissements saluèrent au passage les flèches acérées, décochées à ce régime. [Le parlementarisme actuel n'a guère de sympathies à Phnom Penh.](#)

Madame Hérault, dans le rôle de Clarisse Ventroux, femme du député de Moussillon-les-Indret, fut remarquable. Nous avons dit, à maintes reprises, tout ce que nous pensions de cette excellente artiste : nous avons écrit que tous les éloges que nous pourrions lui décerner seraient au dessous de la vérité ; nous sommes obligés d'écrire aujourd'hui que M^{me} Hérault s'est encore surpassée dans ce rôle des plus difficiles.

Jeune femme aimante, caressante, bizarre, capricieuse, fantasque, commettant les pires sottises avec la candeur la plus ingénue, s'étonnant, s'indignant que son mari puisse les lui reprocher, allant jusqu'à lui reprocher son injustice, tout cela fut rendu avec un art merveilleux, un naturel parfait. M^{me} Hérault déchaîna des rires fous, dans l'assistance.

Il faudrait citer cette pièce dans tous ses détails, pour faire ressortir l'effort considérable réalisé par M^{me} Hérault, nous ne le pouvons malheureusement, nous ne parlerons que de la scène désopilante qui suit la piqure de la guêpe et du remède approprié, quelle demande à son mari (M. Hérault) à Hochepaix (M. Rousse), à Victor le domestique (M. Leroux), Romain de Jaival (M. Cassagnou), rédacteur du « Figaro » de lui appliquer, sans succès d'ailleurs, au grand désespoir du député Ventroux (M. Hérault) qui s'en arrache les cheveux de désespoir.

Cette scène pouvait tourner à la plus banale grossièreté, mais avec son talent inépuisable, Madame Hérault, en fit le clou de la pièce et fit rire l'assistance aux larmes.

M. Hérault (le député Ventroux), nous campa un parlementaire des plus réussis, un de ces Z'apte à Tout et Bon à Rien en définitive, qui, ayant prononcé un remarquable discours sur l'Agriculture, se voit offrir le portefeuille de la Marine dans une combinaison ministérielle.

En mari indigné, outragé même, il nous présenta un nouvel aspect de son talent et la discussion aigre-douce qu'il poursuit avec sa charmante épouse, vêtue de sa seule chemise de nuit, des plus ravissantes d'ailleurs, au sujet d'une inconvenance, commise

par cette dernière devant son fils âgé de douze ans, fut une des scènes les mieux jouées, qui atteignit le maximum d'effet comique.

L'entretien furibard d'abord avec le maire de Moussillon-les-Indret, Hochepaix (M. Rousse) à qui il reproche les injures dont il l'a abreuvé au cours de la campagne électorale qui l'a mené à la Chambre, plus calme quand il discute des intérêts de ses électeurs, ses explications embarrassées, quand sa charmante femme revient toujours en chemise de nuit, en scène avec le domestique Victor, tout cela fut joué, miné d'une façon remarquable.

M. Rousse, dans le rôle de Hochepaix, fut merveilleux : grimé d'une façon splendide, il joua son rôle à la perfection et ses mines contrites et concupiscentes à la fois, devant les beautés que M^{me} Ventroux, laisse apercevoir en ombres chinoises, par transparence à travers sa chemise de nuit, toutes ces scènes rapides, furent admirablement enlevées par cet excellent artiste.

M. Cassagnou, fut un journaliste des plus distingués, dans son rôle de Romain de Jaival, rédacteur du *Figaro*, venu interviewer le député Ventroux, et que la délicieuse M^{me} Ventroux, prend pour le médecin, qu'elle a envoyé chercher, pour lui appliquer le remède destiné à la guérir de cette satanée piqure de guêpe. Cette scène atteignit le summum du fou rire, car M. Cassagnou, qui ne dut pas s'embêter pendant quelques minutes, (journaliste, nous aurions bien voulu être sa place), la joua, la mima même avec un talent consommé.

M. Leroux, dans le rôle de Victor, fut inénarrable, indiscret comme tout domestique qui se respecte, curieux comme une jolie femme, à l'affût de tous les petits scandales du ménage, il joua son rôle à la perfection.

Il déchaîna le fou rire, dans la scène où il fait des excuses à son patron, parce qu'il n'a pas osé appliquer le remède, pour guérir M^{me} de sa piqure de guêpe. Ses yeux disaient assez clairement, que ce n'était pas l'envie qui lui en avait manqué, mais il n'avait pas osé. Voilà.

Cette comédie, brillamment interprétée, comme nos lecteurs pourront s'en rendre compte, obtint le plus grand succès, et il convient de féliciter chaleureusement tous les artistes qui ont prêté leur concours gracieux, pour le succès de cette fête de bienfaisance.

La tombola, qui comportait de nombreux et fort jolis lots, offerts par des généreux bienfaiteurs, fut tirée par Tési.

Un bal des plus animés suivit, et se prolongea jusqu'à cinq heures du matin.

Toutes nos félicitations aux organisateurs de la soirée, qui, eux aussi, se sont surpassés et ont donné aux Phnom-Penhois un peu de gaieté et de joie, dont ils garderont longtemps le souvenir.

Œuvres de bienfaisance de la Société des médaillés militaires
Société de secours mutuels.
Orphelinat des médaillés militaires.
Hôpital Foch, pourvu des derniers perfectionnements.
Maison de retraite à Paris.
Maison de retraite à Lagrasse (Aude).

Que se passe-t-il
à la Philharmonique de Pnompenh ?
(*Le Populaire d'Indochine*, 2 janvier 1935)

Nous lisons dans l'*Écho du Cambodge* l'entrefilet suivant, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'il est de nature à ne pas passer inaperçu. Son titre est : *Au pays des scandales*. Et voici le contexte :

Un de nos confrères a signalé la semaine dernière ce que l'on peut appeler le scandale de la Philharmonique ou, si l'on veut, celui du Président.

Nous applaudissons notre confrère pour sa courageuse campagne et l'aiderons à éclairer l'opinion publique sur les agissements de ce Président qui aurait fait — dit-on — construire une villa avec les décors de la Philharmonique.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de l'enquête en cours confiée à un ancien architecte, qui connaît tous les tours de passe-passe.

Nous sommes curieux de connaître la suite de cette affaire, car nous ne voyons pas comment on peut construire une villa avec des décors de théâtre ; à moins que ce soit une villa en toile et carton-pâte !

Une Conférence sur Victor Hugo
(*La Volonté indochinoise*, 3 juin 1935, p. 5, col. 3)

Pnom-Penh, 1^{er} juin — Le professeur Wassner a donné vendredi soir, à la Philharmonique de Pnom-Penh, une conférence sur Victor Hugo, à l'occasion de la commémoration du cinquantenaire de la mort du grand poète.

M. Cassagnou et M. Douth Si Dim, ancien élève cambodgien du Collège Sisowath, ont agrémenté cette conférence du récit de poèmes choisis de Victor Hugo.

Étaient présents : le résident supérieur Richomme, le prince Suramarith, représentant le Roi, M. Bourotte, directeur de l'Enseignement, M. Mantovani, inspecteur des Affaires politiques, M. Gautier, chef du cabinet, M. de Klosmadeuc, chef du Bureau de la Presse, et de nombreux professeurs, dont M. Pujarniscle.
